

seconde et à la plus grave accusation, permettez-moi de tendre à l'aventurier en question un piège dans lequel il est impossible qu'il ne tombe pas devant vous.

—Soit... répondit Réginald.

—Et,—poursuivit Van Goët,—s'il vout est prouvé qu'il est coupable sur tous les points, vous l'abandonnez à la vindicte des lois irritées ?

—Il le faut bien... —répondit le baron ;— cependant, je ne puis souffrir que la justice vienne s'emparer de lui jusqu'ici... Il faut que le sauveur d'une fille de la maison de Kergen puisse sortir sain et sauf du château de Kergen... Je lui dirai quel péril le menace. Il fuira, et je prierai Dieu de le protéger et de le ramener au bien.

—Ainsi soit-il,—dit Van Goët.— Je vous quitte, mon cher baron, et je vais écrire à l'instant même au comte de Salberg... Soyez assez bon pour faire donner à l'un de mes gens l'ordre de se tenir prêt à monter à cheval à l'instant.

Ainsi se termina la conversation du baron et de son hôte.

Tous deux sortirent de la bibliothèque.

A peine venaient-ils de refermer la porte derrière eux que la tapisserie dont nous avons déjà parlé s'agita de nouveau. On entendit s'exhaler un faible gémissement.

A ce bruit succéda celui de la chute d'un corps qui roulait sur le plancher.

C'était Marguerite qui venait de s'évanouir.

Le malheureuse enfant avait tout entendu.

Il pouvait être six heures du soir.

Le courrier de Van Goët était parti, emportant non pas seulement une lettre, mais deux...

La première était adressée au comte de Salberg, et nous en devinons le contenu.

La seconde portait la suscription suivante :

A Monsieur,

Monsieur le lieutenant criminel de la ville de Manheim,
En son hôtel,

à Manheim.

Nous croyons devoir reproduire cette lettre, qui, d'ailleurs, n'était point longue.

« Monsieur le lieutenant criminel,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'un misérable de la plus dangereuse espèce, et, sans doute, le chef de cette troupe de bandits qui infestent vos contrées, s'est introduit, sous un faux nom, au sein de l'une des familles les plus nobles et les plus vénérables de toute l'Allemagne.

« Cette famille est celle du baron Réginald de Kergen.

« Le jeune aventurier prend le nom d'un gentilhomme français, et se fait appeler le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

« Par malheur, ce dangereux bandit est doué de l'extérieur le plus séduisant. Il a d'ailleurs sauvé d'un péril fort grave l'une de mesdemoiselles de Kergen.

« Le baron, par un sentiment de loyauté chevaleresque, veut que ce jeune homme, une fois démasqué, puisse sortir de chez lui sain et sauf et aille se faire pendre ailleurs.

« Mais moi, qui ai failli devenir sa victime et qui n'ai pas les mêmes raisons que M. de Kergen de m'intéresser à lui, je viens vous prier de prendre des mesures pour que le bandit ne puisse s'éloigner sans tomber entre vos mains.

« Vous pouvez vous concerter à ce sujet avec M. le comte de Salberg, votre concitoyen, à qui j'ai l'honneur d'écrire en même temps qu'à vous, et qui demain viendra me rejoindre au château de Kergen, afin d'y démasquer l'imposteur. »

Cette lettre finissait par les formules usitées en pareille circonstance.

On voit quel péril imminent planait au-dessus de la tête de Denis, précisément à l'heure où il se croyait désormais à l'abri de tout danger.

Rien ne fut plus triste, pendant la dernière partie de la journée, que l'intérieur du château de Kergen.

Le baron, afin de ne pas se trouver en présence de Raoul, s'était enfermé dans sa chambre.

Personne ne savait où se trouvait Marguerite, que nous avons laissée évanouie derrière une des portières de la bibliothèque.

Van Goët, après avoir écrit les deux lettres que nous connaissons s'était mis à travailler avec son secrétaire.

Denis errait, comme une âme en peine, à travers les allées les plus solitaires du parc.

Mina, la blonde Mina, seule dégagée de toute préoccupation, par conséquent seule joyeuse, voltigeait comme un papillon ou comme un oiseau, parmi les plates-bandes, s'amusant à recueillir une véritable moisson de fleurs.

L'obscurité commençait à descendre du ciel, quand une forme blanche et svelte se dessina en haut des degrés du perron.

C'était Marguerite, dont l'évanouissement venait seulement de finir. Elle était excessivement pâle et semblait ne marcher qu'avec peine.

Denis, qui se préparait à rentrer au château, l'aperçut de loin et s'avança vivement vers elle.

Arrivé à quelques pas, il remarqua son étrange pâleur.

—Oh ! mon Dieu !... —murmura-t-il,—qu'avez-vous ?

La jeune fille ne répondit pas à cette question.

—Raoul,—dit-elle d'une voix basse et tremblante, qui ne ressemblait en rien à sa voix ordinaire,—il faut que je vous parle...

—Eh ! chère Marguerite, me voici, je vous écoute.....

—Non, pas maintenant.

—Pourquoi.

—Il faut qu'on ne puisse ni nous écouter, ni nous surprendre...

—Eh bien, quand ?

—Ce soir.

—A quelle heure ?

—A neuf heures, immédiatement après le souper.

—Où ?

—Au bout de la grande charmille, auprès de la statue de la Diane chasserresse....

—J'y serai. Mais au nom du ciel ! de quoi s'agit-il donc ?

—De vie et de mort, pour vous et pour moi... —répondit lentement la jeune fille.

Et après avoir prononcé ces terribles paroles, qui retentirent aux oreilles de Denis comme la trompette du jugement dernier, elle entra dans l'intérieur du château, d'une marche hésitante et brisée qui ressemblait à celle des fantômes.

Denis, lui, resta immobile dans l'endroit où il se trouvait.

Le jeune homme représentait assez bien la statue de la stupéfaction et de l'inquiétude.

Un laquais vint lui annoncer que le souper était servi.

Il se rendit machinalement dans la salle à manger.

XXI. — LE RENDEZ-VOUS.

Le souper ne dura guère plus d'une demi-heure, et attendu la disposition de chacun de nos personnages, il fut singulièrement triste.

Aussitôt que les convives eurent quitté la salle à manger, Denis rempli de vagues appréhensions et d'une mortelle inquiétude, s'enfonça dans le parc, et se dirigea, guidé par l'incertaine clarté de la lune, vers l'endroit désigné par la jeune fille.

Cet endroit était une *salle verte* (comme on disait à cette époque). Cette salle verte se trouvait à l'extrémité d'une longue et magnifique allée de tilleuls qui formait l'une des lisières du parc. Au centre sur son piédestal de granit, trônait une blanche statue de Diane chasserresse. Tout alentour, des banes rustiques semblaient offrir aux promeneurs le repos et la solitude sous les grands arbres.

Denis, arrivé tout haletant au lieu du rendez-vous, se laissa tomber sur un de ces banes.

Un quart d'heure se passa. Puis un autre encore. Denis commençait à craindre que Marguerite n'eût été retenue au château par quelque circonstance imprévue et impérieuse. Et du fond de son âme il maudissait ce retard qui l'allait laisser plongé, pour toute la nuit, dans une perplexité désespérante.

(A continuer.)

Montréal, 13 Décembre 1890.—Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi quelconque. J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat ; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.—SŒUR OCTAVIEN, Sœur de la Charité de la Providence, coin des rues Fullum et Sainte-Catherine.

ASILE DE LA PROVIDENCE, COIN DES RUES ST-HUBERT ET STE-CATHERINE.—Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.—SŒUR THOMAS CORSINI, Sœur de la Charité de la Providence.

GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE.—Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.—PILLOMÈNE ROGER, Tertiaire, Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et Ste-Catherine.